SAMEDI 15 JANVIER 1831. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

PRIX DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue MONSIGNY, n° 6, près le passage Choiseul;
Chez Alex. MESNIER, place de la Bourse;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

PRÉDICATION DU 9 JANVIER.

UNITE DE LA RELIGION ET DE LA POLITIQUE.

MES FILS, MES FILLES,

Vous vous étonnez souvent que les disciples de SAINT-SIMON s'érigent en observateurs et en juges de la lutte des peuples, des partis et des diverses classes de la société, embrassent dans leur prévoyante sollicitude tant d'intérêts opposés, et aspirent à les réconcilier par la fondation d'un nouvel ordre social. Ce rôle politique, selon vous, est presque une abdication de tout caractère religieux, et une telle ambition suffirait pour effacer de nos fronts, si vous étiez disposés à l'y voir, l'auréole de l'apostolat. Il vous semble, en effet, que la religion n'ait d'autre tâche à remplir que de contempler incessamment les choses divines, dont vous séparez les choses humaines, qu'elle doive uniquement, les yeux tournés vers le ciel, y chercher avec amour la lueur de l'étoile tutélaire, la montrer de loin à l'humanité errante parmi les ténèbres, en lui laissant le soin de régler sa marche d'après cette clarté, et qu'elle déroge en intervenant dans la sphère d'un monde, habitué à se considérer comme profane; enfin, votre opinion est qu'un mur d'airain s'élève entre la religion et la politique, entre le temple et la cité.

Supposez cependant que nous venions vous dire :

Écoutez les interprètes d'une religion nouvelle, les envoyés d'un DIEU plus grand que tous ceux qu'adore l'humanité, les dépositaires d'une révélation supérieure à celles qui l'ont précédée; écoutez! Voici que l'Europe, au prix de flots de sang, terrasse le despotisme et la féodalité, ou lutte contre leur oppression. La classe la plus nombreuse et la plus pauvre, vouée à l'hérédité de la misère, et souvent réduite à sevenger avec barbarie de l'inhumanitéde ses maîtres, subit encore la loi des antiques patriciats. Partout règne la guerre, entre les rois et l[illegible]

es nobles et les bourgeois, les bourgeois et le peuple. Une déplorable anarchie isole les savans, les industriels, les artistes, et se trahit hautement par leurs mutuels mépris. La science languit dans les académies, théâtres de son repos ou de ses honteuses rivalités. L'industrie, étrangère aux bienfaits de l'association, accepte sans rougir, dans l'emploi d'armes déloyales et dans les ravages de la banqueroute, les nécessités de ses combats multipliés. La poésie n'a de chants que pour maudire, blasphémer, désespérer; et la lyre, qui naguère bâtissait et unissait, aujourd'hui détruit et divise. Les femmes, attachées au foyer domestique, sont condamnées à une triste servitude, ou aux joies amères de l'indépendance. Enfin, au sein de de la famille particulière entre l'époux et l'épouse, le père et le fils, la mère et la fille, se réfléchissent la division, le trouble et le désordre qui éclatent dans la famille publique. Tels sont les maux dont vous gémissez! Mais ce n'est pas à nous qu'il appartient de vous secourir, notre mission n'est pas d'intervenir entre toutes les classes de la société livrées à la haine et à la douleur. Non! Vous exhorter à aimer Dieu et à vous aimer les uns les autres, à chercher dans votre foi un adoucissement à vos souffrances, à vous résigner à votre sort, et à espérer dans une autre vie une meilleure destinée; lever nos mains vers DIEU, sur le haut de la montagne, pendant que vous combattez dans la plaine, c'est là notre unique devoir: un mur d'airain doit séparer la RELIGION de la POLITIQUE et le temple de la cité.

Supposez, dis-je, que nous vous tenions ce langage, et vous n'hésiteriez pas à reconnaître en nous des prêtres; mais, à l'instant même, ne nous accuseriez-vous pas d'une cruelle ironie, d'une barbare dérision, et n'auriez-vous pas le droit de vous écrier:

Quoi! vous osez vous dire envoyés de DIEU, et chargés d'annoncer en son nom un nouvel évangile! mais quelle est cette bonne nouvelle que vous apportez aux nations? Vous étalez un déplorable inventaire des misères humaines, et lorsque nous en espérons le remède, vous trompez impitoyablement notre attente. Suffit-il donc au médecin de sonder la plaie et de la laisser à nu? au pilote de signaler l'écueil et d'abandonner le vaisseau à la fureur des vents? où donc est le gage de votre mission? ignorez-vous que la parole de DIEU n'éclate qu'en proclamant une amélioration dans le sort du plus grand nombre? Moïse délivra les Hébreux, et leur révéla la puissance d'un DIEU nouveau en les conduisant dans la terre promise. JÉSUS enseigna aux maîtres et aux esclaves, aux riches et aux pauvres, aux puissans et aux faibles une commune charité, et adoucit le sort de tous. Le DIEU de Moïse et celui de JÉSUS ont été crus. Mais vous, malgré la prétention solennelle d'une nouvelle révélation, malgré la fastueuse investiture d'une mission extraordinaire, que venez-vous faire? Prêcher la résignation? JÉSUS l'a fait il y a dix-huit cents ans, lorsque l'univers était en proie au génie du mal. Promettre les jouissances d'une vie future? Si Jésus promettait les joies du royaume céleste, il frappait la terre d'anathème, et inspirait aux fidèles un profond détachement de ses biens; vous ne sauriez aujourd'hui professer le même dédain sans méconnaître les progrès de l'humanité. Enseigner aux hommes qu'ils doivent s'aimer? C'est ce que savent aujourd'hui les petits enfans. Mais ce qu'ignorent les sages eux-mêmes, et ce que vous ignorez, c'est l'art de tarir ces sources de rivalité, de haine et de guerre qui coulent à pleins bords dans la société, tandis que la sympathie demeure stagnante au fond des cœurs. Enseigner enfin aux hommes qu'il faut aimer DIEU? Quoi! l'humanité, errante à travers les orages sans qu'un rayon d'espoir brille à ses regards, jetant un long cri de douleur, sans être entendue, et offrant le triste spectacle de ses misères sans être soulagée, s'arracherait à son indifférence pour ce Dieu, spectateur impassible de ses souffrances, ou cesserait de le blasphémer? Non, il n'est pas le vrai DIEU celui qui ne sait ni promettre, ni consoler, ni guérir, ni rassasier! Non, nous ne croyons pas à votre DIEU! Insensés, qui fermez les yeux à ce monde palpitant de vie et de douleur, et poursuivez aveuglément les chimériques jouissances d'un monde mystique, vous n'êtes que des rêveurs, et DIEU s'il existe, DIEU ne parle pas par votre bouche!

Oui, tel devrait être, tel serait le langage que vous dicteraient vos espérances trompées et vos besoins méconnus; et d'où vient cependant, lorsque nous sommes à l'abri de ces reproches qui vous empêcheraient de croire à notre mission, que vous accusez la révélation nouvelle, précisément parce qu'elle est une politique, de n'être point une religion? C'est que, malgré vous, dociles à l'influence du christianisme, qui vous a habitués à la distinction de deux sociétés, et de deux hiérarchies, vous cédez encore à celle de la philosophie, qui, du jour où cette religion cessa d'être utile, proclama le monde trop impur pour n'être pas à l'abri de son intervention, et, avec un respect hypocrite, pour les paroles de l'Evangile, la relégua dans la pureté d'un monde supérieur, où d'ailleurs, secrètement convaincue de son impuissance en face de besoins nouveaux, elle se retirait de son propre mouvement.

Si pourtant vous interrogez les temps antérieurs au christianisme, ils ne vous présentent point l'exemple de cette scission profonde entre la RELIGION et la POLITIQUE. Pourquoi seriez-vous donc empressés de blâmer dans la religion nouvelle une prétention dont des sociétés fameuses vous offrent, quoiqu'imparfaitement, la réalisation? L'Égypte, la Judée, la Grèce et Rome placèrent l'encensoir, le sceptre, le glaive dans les mêmes mains, ceignirent le même front du diadème, du casque et du bandeau sacré, couvrirent de la même robe le prêtre, le guerrier, *le citoyen*. Là le gouvernement de l'État, les

travaux de la guerre, la culture des sciences, de l'industrie et des arts, le rang assigné aux différentes classes de la société, tout se rattache à l'autel, et concourt à atteindre un but commun assigné sur la terre même par la Divinité. Cette loi unique, qui embrassait à la fois les rapports religieux et politiques des antiques cités, 'a même séduit quelques esprits au point de leur faire revendiquer en faveur de cette unité la supériorité sur la loi de JÉSUS qui consacre la division de deux sociétés et de deux pouvoirs. Pour nous, nous reconnaissons la légitimité de cette unité militaire sous l'empire de laquelle l'homme, se liant à la Divinité, principalement sous l'aspect matériel, se développe dans sa force. Mais l'homme qui tendait vers le règne de l'unité pacifique devait un jour briser l'unité guerrière. Le christianisme a accompli cette tâche.

Nous avons donc aujourd'hui à montrer comment le caractère de la loi de JESUS fut un caractère particulier à cette religion, réclamé par la nécessité provisoire d'un progrès immense, et comment l'accomplissement même de ce progrès imprime un caractère nouveau à la religion nouvelle.

MES PÈRES,

Vous avez annoncé les premiers, au nom de DIEU et de SAINT-SIMON, l'ère pacifique où se réuniront à jamais la RELIGION et la POLITIQUE, tour à tour unies et séparées jusqu'à nos jours Ma voix s'efforcera de justifier votre promesse. Mais le spectacle que nous présente le monde n'est il par déjà un présage de sa réalisation? Jadis, lorsque parut Jésus, les autels vieillis, en tombant, n'entraînèrent pas dans leur chute ce patriciat héréditaire, qui leur survécut orgueilleusement dans les palais et les châteaux modernes. Aujourd'hui, avec les autels de toutes les religions, qui chancèlent ou sont couchés dans la poussière, les trônes militaires sont ébranlés, la féodalité abattue est menacée d'une décadence inévitable. Institutions religieuses, institutions politiques, monumens sacrés ou profanes, rien n'échappe à cette loi de dévastation, et le soleil dans sa course n'éclaire sur la face du globe que de vastes ruines qui achèvent elles-mêmes de périr. Ah! ce n'est pas seulement le temple qu'il faut rebâtir, c'est encore la cité! La religion nouvelle, si elle ne remplissait qu'une partie de cette tâche, ne serait-elle donc pas incomplète, et condamnée par les débris qu'elle n'aurait point réparés? Que l'on ne dise donc plus que la religion est près de *disparaître;* elle est à la veille de tout EMBRASSER; qu'elle ne sera plus *rien;* elle sera TOUT; TOUT, mes Pères, car le vieux monde finit, non pas sous les coups de la foudre vengeresse, ou le choc éclatant d'une comète échevelée, mais par de terribles explosions qui coûtent à l'humanité, avide de progrès, des larmes et du sang, quoique non pas des regrets; il finit, et le JUGEMENT DES PEUPLES commence, grâce à une éclatante manifestation de DIEU en SAINT-SIMON. Oui, voici, voici qu'à sa voix puissante tous les peuples s'élancent de leurs misérables ruines, comme du sein d'obscurs tombeaux qu'ils soulèvent avec joie, et secouant tous les privilèges usurpés, renaissent à la vie, sous l'empire d'une justice nouvelle. SAINT-SIMON proclame avec majesté le CLASSEMENT SELON LA CAPACITÉ, la RETRIBUTION SELON LES ŒUVRES; et cette loi, dont les chrétiens n'avaient pu concevoir l'accomplissement que dans un autre monde, mais dont il annonce l'établissement sur le globe renouvelé, en réalisant sur la terre le règne de DIEU lui-même, ASSOCIE A JAMAIS LA POLITIQUE ET LA RELIGION.

MES FILS, MES FILLES,

Voulez-vous apprecier dans quelle limite doit s'exercer l'influence du christianisme, representez-vous la société antique, armée du glaive, foulant aux pieds les populations asservies; à règnent César et Jupiter. JESUS paraît: trop faible pour détrôner César, il lui ôte son appui sacré, et partage l'empire de ce monde entre lui et *Satan.* DIEU règne ailleurs, pur esprit, créateur de la matière corrompue et périsable, roi d'une cité mystique, incorruptible, éternelle. C'est ainsi que le christianisme, brûlant d'unir par un lien d'amour tous les hommes divisés par la loi de la guerre, frappe de réprobation le monde extérieur, et les associe en un DIEU qui, échappant à toutes les conditions de forme et d'espace, plane mystérieusement sur cet univers, et les sollicite à un détachement continu de ces liens matériels dont il est affranchi. Que pouvait il alors y avoir de commun entre la RELIGION et la POLITIQUE? Comment la religion serait-elle intervenue dans les affections, les travaux et les joies d'une société profane? Non, avec une sublime audace, entre l'esprit et la chair pécheresse, entre le ciel et la terre sanglante, entre l Église, sorte de colonie pacifique de la cité éternelle, régie par le vicaire de DIEU, et la cité guerrière, régie par César, dans lequel, du haut de sa superbe orthodoxie, elle ne devait voir que le vicaire de *Satan*, elle prononce un divorce solennel; elle ne s'unit au monde que pour l'enseigner, le préparer à une nouvelle existence, et le purifier sans cesse par l'eau du baptême, le sang symbolique du Sauveur, l'onction du saint-chrême; elle précipite l'enthousiasme de ses Saints dans le désert, que semblent déjà embaumer quelques parfums des palmes du ciel, et elle flétrit impitoyablement toutes les jouissances de cette vie; quelquefois, dans l'impatience de son dédain pour ce globe de cendre et de boue, ruisselant de sang et rebelle à sa voix, elle sonne l'agonie de l'univers, et, la croix à la main, elle pousse les croyans tremblans de terreur dans les voies de leur

salut; et lorsque le monde, avec les pompes éclatantes de ses astres et de son soleil, doit s'évanouir comme une représentation mensongère devant la gloire éblouissante du vrai DIEU, en coûtera-t-il à sa sainte arrogance d'humilier les monarques et les grands de la terre, d'abaisser devant la dynastie sacrée, qui remonte à un pêcheur et se recrute dans les rangs les plus obscurs, l'orgueil héréditaire des rois, de lancer les foudres de l'excommunication jusque dans leurs palais, et de défendre contre leur tyrannie les peuples opprimés?

Le christianisme, malgré l'anathème dont il avait enveloppé le monde, exerça sur lui une vaste influence: mais ce fut à l'énergie même de sa constante réprobation qu'il emprunta tout ce que sa puissance eut de salutaire. César, profane à ses propres yeux, et dès lors légitimement catéchisé, prêché, excommunié même s'il l'avait mérité, descendit de son char de triomphe pour marcher humblement dans la longue procession des fidèles, à la suite de leur père commun, les guidant vers le céleste royaume. Les rapports qui existaient entre les diverses classes de la société, quoique la religion s'abstînt de les régler, grâce à sa discipline hautaine qui brisait et défendait tous les rangs établis par la violence, peu à peu se transformèrent; enfin l'esclavage fut détruit. Mais lorsque la société s'élance plus librement vers la culture de la science, de l'industrie et des arts, quelle sanction recevra-t-elle du christianisme? La sanction de la croix, qui, appliquée à l'homme et au monde, transporte partout la division du sacré et du profane.

Heureux les SAVANS qui, détournant leurs regards du monde extérieur, s'appliquèrent à la contemplation des phénomènes de l'esprit! La canonisation, décernée à leurs efforts, faillit remonter par eux jusqu'à Platon, qui leur ouvrit cette carrière; mais malheur aux premiers savans qui se livrèrent à l'observation des phénomènes matériels, et, s'éloignant à chaque pas du Dieu des chrétiens pour pénétrer dans le domaine que l'Église avait abandonné à Satan, furent accusés de le prendre pour complice et pour guide de leurs téméraires investigations, et repoussés par la religion dans les flammes de l'enfer ou dans celle des bûchers! Le soupçon d'une éclatante damnation atteignit sur le trône pontifical un pape lui-même formé dans les écoles arabes à la science profane!

Et alors quelle sera l'INDUSTRIE comment l'homme s'occupera-t-il légitimement du soin d'embellir ce globe réprouvé et d'orner cette chair corrompue et dévouée à la mort? Sans doute la société profane exige d'immenses travaux; la religion les tolère comme une nécessité qu'il faut racheter, ou si elle les encourage, c'est à titre d'expiation. Mais, au lieu de s'unir par son activité à ce monde dévolu à Satan, si le chrétien emploie toute son énergie à le repousser, consume sa force à s'y tenir isolé d'une terre impure, s'enfuit dans la solitude, épie tous ses besoins pour les combattre, dompte son corps par le jeûne, le cilice, la macération, invente des raffinemens de pénitence, ajoute au luxe des austérités, il assure par cette multiplicité de pratiques le triomphe de l'esprit; voilà la véritable industrie chrétienne, qui, de tous les travaux d'Hercule consumant son corps après l'avoir victorieusement exercé, n'envie que la gloire du dernier.

Les ARTS subissent la même mutilation. Honneur d'abord à ceux qui expriment surtout la beauté spirituelle! Quant à ceux qui reproduisent plus particulièrement la beauté matérielle, tardifs dans leur essor, ils portent la profonde empreinte d'une inspiration incomplète. Voyez, dans l'architecture, avec ses flèches alongées vers le ciel, sa dentelle légère et merveilleusement suspendue, ses vastes vitraux, qui au dehors rendent ses flancs diaphanes et au dedans ne versent qu'un jour dépouillé de son éclat, la matière s'exténuant en quelque sorte sous une forme monumentale! voyez, dans la peinture, le corps de l'homme se cacher sous les plis ondoyans de larges draperies qui en dissimulent les contours, n'éclater que par son visage, et se changer, chez les chérubins, en une vapeur azurée, à l'exception de la tête, radieuse entre deux ailes de flammes! Enfin la poésie, sombre, austère, mélancolique, ne retrouve toutes ses ressources qu'en puisant dans le paganisme des couleurs que lui refusait l'ascétisme chrétien.

Et cependant la société, sourdement impatiente d'un religion qui ne lui offrait plus une satisfaction entière, commençait à lui échapper.

Alors naquit un ordre célèbre, jaloux de retenir la société sous le joug de la foi, et pour y parvenir allégeant avec art le joug pesant de la discipline antique, pénétré d'abord d'un sincère amour pour la gloire de la religion, mais comprenant la nécessité de recommencer l'apostolat sur des peuples animés de besoins nouveaux; entreprenant avec zèle cette conversion de l'humanité ébranlée au catholicisme, et forcé de convertir à son insu le catholicisme lui-même au progrès de l'humanité ardente à s'élancer dans des voies inconnues; adoptant, loin de les répudier, tous les développemens de la science profane; levant à petit bruit l'anathème lancé sur la chair par ses complaisances pour l'industrie; fondant d'illustres écoles et de riches comptoirs; se faisant, suivant les paroles de l'apôtre, tout à tous, et séduisant, à ce prix, les générations indisciplinées à la soumission; aspirant hautement au monopole de l'instruction, et embrassant dans son enseignement la théologie et la physique, les découvertes les plus élevées de l'astronomie et les détails les plus vulgaires de la navigation; multipliant les livres de piété, et cultivant les lettres mondaines, et se prêtant même aux jeux de théâtre; conservant avec un pieux respect la latinité sacrée, et ajustant la docilité éprouvée de cette lan-

gue à l'expression des inventions et des mœurs modernes; champion vigoureux du texte évangélique, et cependant commentateur facile d'une loi austère; combattant l'hérésie, et lui-même ployant aux passions du monde son inflexible orthodoxie; voulant s'emparer de toutes les ames, mais allant au-devant des scrupules que se suscitaient les consciences, à la fois timorées et indociles, dans une foule de cas imprévus nés de désirs plus hardis; prodigue alors des absolutions de l'Église; brûlant de conduire les fidèles au ciel, mais leur en élargissant la route sur la terre, et dérobant en quelque sorte à l'enfer, par la doctrine des accommodemens, les victimes qu'il aurait autrefois impérieusement réclamées; vaste milice qui, dirigeant la société par ses colléges, ses prédications, ses livres, sa confession et son crédit mondain, dominant le trône par le tribunal de la pénitence, conspirant tour à tour avec les monarques contre les sujets et avec les sujets contre les monarques pour l'honneur de l'unité catholique, sanctifiant les persécutions d'un tyran ou le poignard d'un régicide, fidèle au pape, lorsque les clergés de chaque nation, atteints par le protestantisme ou par le gallicanisme, protestantisme de la patrie, avaient brisé leur lien de dépendance; sut à la fois par un prodigieux mélange d'ambition et d'intrigue, de foi et d'hypocrisie, de vertus et de vices, d'opiniâtreté et de souplesse, embrasser, ainsi qu'en un réseau, les peuples et les rois dans les filets de saint Pierre, agrandis avec une prévoyante facilité! Ordre à jamais célèbre, digne de gloire et de reconnaissance, parce qu'il tenta avec grandeur de lier la société *religieuse* à la société *politique*, et facilita par une large transaction le développement de la civilisation; mais frappé d'une mort légitime le jour où la société, ne sentant plus le besoin de ce médiateur habile et intéressé, put lui opposer à lui-même la rigueur de la discipline sacrée, le convaincre de fraude et de honte, et obliger les papes à le condamner, en leur montrant sa robe qu'il lui avait indignement abandonnée. Tel fut le Jésuitisme, seul capable de sauver le catholicisme, si le catholicisme avait pu être sauvé.

Ah! n'est-ce donc pas en vain qu'après de tels efforts un prêtre de génie, au cœur droit, espère encore aujourd'hui ménager un pacte entre la société et le catholicisme? C'est peu que la papauté, dès long-temps reléguée dans Rome par le mépris des souverains et l'indifférence des peuples, et risquant au premier jour d'être reléguée dans le Vatican, se meure avec pompe de conclave en conclave, et soit près de s'éteindre dans une nuit plus profonde que celle des catacombes d'où jadis elle s'élança radieuse; comment est-il possible de faire rentrer dans le dogme étroit du christianisme ce vaste développement social qui le déborde et le condamne, et de former, entre l'Église et le monde, une alliance, sainte à coup sûr devant un DIEU nouveau, mais adultère devant le DIEU de JÉSUS? Il est beau cependant à l'Église, après un si long temps de mystérieuse union avec le CHRIST, de répudier le céleste époux pour ce *monde* qu'elle avait dédaigné tant que César y régnait; il lui est beau, dans la ferveur d'un nouvel amour pour ce monde affranchi, ardent de science et d'industrie, mais en proie au trouble et au désordre, de vouloir lui rendre la paix et l'harmonie par un hymen dont elle espère son propre rajeunissement. Mais tout ce qu'atteste cette illusion de sa vieillesse, c'est qu'aujourd'hui une RELIGION n'est possible qu'à la condition d'être une politique, et que la politique ne sera grande et salutaire qu'à la condition d'être une religion. Le catholicisme, grâce au prêtre qui le représente, dépouillant sa robe lugubre pour revêtir une robe de fête où éclatent en riches couleurs les merveilles de la science et de l'industrie, offrant à ce monde, d'une main défaillante, l'anneau du pêcheur comme un anneau nuptial, tente un sublime effort, sans pouvoir échapper à son destin, et, en rêvant les délices d'une longue alliance, ne s'unit un instant au monde que du baiser d'un mourant, baiser de paix et d'adieu!

MES FILS, MES FILLES,

Le catholicisme lui-même a donc, par ses tentatives généreuses tentatives, d'usurpation, prophétisé le caractère de la religion nouvelle, et attesté ainsi qu'il comprenait la société qu'il a la gloire d'avoir enfantée. Jetez à votre tour les yeux autour de vous. Les peuples, séparés par les restes de tant de bannières, se tendent les bras avec amour, se combattent et se réconcilient, foulent aux pieds, pleins d'une joie commune, le cadavre de César, s'unissent déjà avec sympathie autour des brillans symboles de la liberté, s'énorgueillissent des trophées de la science et de l'industrie plus que de ceux de la guerre, et éprouvent au milieu des combats qu'ils se livrent dans cette pacifique carrière le besoin de s'associer; enfin ce monde, encore agité par l'orage et souriant aux approches de la sérénité, semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde, aspire à la paix, à l'amour, au progrès. Ainsi donc, la religion, qui s'obstinerait aujourd'hui à le traiter comme profane, serait profane elle-même; car le monde brûle d'être saint; légitimement excommuniée par le mépris et l'indifférence; car le monde, sillonné des foudres de l'excommunication, lève un front radieux, où s'effacent déjà les traces du vieil anathème; mensongère enfin, et destinée comme l'Eurydice d'un antique révélateur, vain fantôme réclamé par un monde de ténèbres, de mort et de terreur, à s'évanouir au seul regard de ce monde ardent de lumière, de vie et d'amour.

Et alors, comprenez le *révélateur nouveau!* Il n'a rien répudié de l'homme ni du monde; mais s'initiant à tous les désirs, s'associant à tous les besoins de toutes les classes

de la société, écoutant et saisissant en lui-même, comme en un centre fidèle, les gémissemens, les murmures confus, les vœux inachevés, les vagues élans, les transports déréglés, éprouvant la faim du pauvre, la langueur du riche oisif, la soif insatiable du savant, l'ardeur captive de l'industriel, l'espoir incertain du poète, sentant courir dans son cœur, dans sa tête, dans son corps entier leurs frémissemens divers et tumultueux; SAINT-SIMON INCARNA en lui, par un miracle de sympathie, L'HUMANITÉ ENTIÈRE, s'unit avec amour au MONDE EXTÉRIEUR qu'il se sentait appelé à connaître et à pratiquer, fonda la RELIGION NOUVELLE. Quelle religion plus digne de ce titre que celle qui vous montre dans l'immensité des globes remplissant l'espace, la terre, l humanité, tout ce qui aime, pense et agit, dans l'UNIVERS enfin, majestueuse unité, où tout est lié d'une sublime harmonie, et vit d'une même vie, DIEU; et qui dans ce tout incompréhensible, infini éternel, ne distingue l'homme du monde extérieur que pour lier entr'elles ces deux manifestations divines, par l'action continue de la pensée et de la puissance humaine, en sorte que sollicité à un développement constant de ses facultés, il grandira sans cesse en amour, en intelligence et en force dans le sein de DIEU?

C'en est fait, SAINT-SIMON a exorcisé Satan, et délivré l'univers du démon dont il était possédé; l'homme développe toutes ses facultés dans leur plénitude pacifique; il communie librement en DIEU avec ses semblables, sous l'aspect matériel aussi bien que sous l'aspect intellectuel: il est religieux plus qu'il ne le fut jamais; car cette RELIGION est une POLITIQUE; elle n'est religion qu'à cette condition, et c'est à ce titre seulement qu'elle peut inspirer à l'homme un amour nouveau pour DIEU.

Notre religion, loin de nous ordonner de croiser les bras en présence de la société, nous fait donc un devoir de lui tendre la main, de nous mêler à tous ses mouvemens, pour les unir et les diriger vers l'accomplissement des promesses du RÉVÉLATEUR. Loin d'armer notre bouche d'anathèmes, elle nous excite à propager avec amour la sympathie, la science et l'énergie nouvelles.

Ne soyez donc pas surpris que nous prenions part aux débats journaliers de la politique présente; mais si nous descendons dans l'arène des partis, c'est pour juger les combattans et les exhorter à la paix en leur signalant un but capable de les réconcilier; si nous assistons à leurs luttes toujours renaissantes, c'est pour déployer à leurs yeux une bannière qui les rallie, et non pour arborer leurs couleurs, et comment pourrions-nous le faire sans cesser d'être religieux? Voyez vous-mêmes.

Irions-nous nous ranger parmi ceux qui, jaloux de l'ordre, ne voient un terme à l'anarchie dont la société est dévorée, que dans le retour d'une monarchie surannée, fondée sur des priviléges odieux, et qui, éprouvant une maligne joie du malaise croissant du corps social, espèrent que le moment approche où ils pourront imposer à son agonie le remède fatal que le malade, d'une main vigoureuse, s'obstine à repousser? Non; nous pensons, avec eux, que l'ordre est nécessaire à la société: mais, si affaiblie qu'elle soit, ce n'est pas du passé qu'elle attend son salut.

Irions-nous nous mêler aux libéraux? Mais auxquels? Ah! nous avions prédit que la victoire de juillet mettrait la discorde entre les vainqueurs, et nos prédictions ne se sont que trop réalisées.

Et d'abord, comment pourrions nous adopter ces libéraux, qui, gardant plus de calme et de modération, parce qu'ils n'ont pas à réprimer la chaleur récente du combat et de la victoire, rougissent déjà du titre de *libéraux* pour ne plus s'honorer que de celui de *constitutionnels;* hier factieux, aujourd'hui accusateurs des factions; Gracques de la veille, dénonciateurs des Catilina du jour; obéissant sans doute à un sentiment d'ordre fortifié par le désir d'une sécurité plus grande pour leur position, cédant assurément à un effroi plus vrai que simulé de l'anarchie, mais tristement réduits à parodier l'ordre, la stabilité, la légitimité; poussant la peur de la démocratie jusqu'au dédain pour les classes inférieures, que la morgue de la noblesse avait flétries du nom de *vilains*, et qui doivent celui de *prolétaires* à la morgue de la roture; invoquant, avec un faste doctoral, les leçons de leur terne expérience contre le danger des vaines et brillantes *théories*, sans s'apercevoir qu'ils sont, contre la portion la plus ardente de leur parti, les fidèles échos des reproches que le passé leur adressa tant de fois; importunés et effrayés à leur tour des grandes popularités, se couvrant de leur ombre au jour du danger et les répudiant au jour de la tranquillité; gens qui ont fait une généalogie des révolutions et veulent mettre les plus jeunes dans les lisières de leurs aînés; qui enfin, après avoir érigé, avec une secrète terreur, une statue de la liberté dont, selon eux, on ne saurait dépasser les proportions sans lui donner celles de l'anarchie, l'enchaînent et lui coupent les ailes, de peur qu'elle ne s'élance au-delà des frontières, aux cris des peuples qui l'invoquent, la rendent sourde aux gémissemens des opprimés et aux menaces des oppresseurs, mettent dans sa bouche, sous l'inspiration de leur égoïsme, le principe de la *non-intervention*, et se déclarant les seuls interprètes légitimes de leur divinité, osent réclamer l'adoration d'une idole monstrueuse, dont la vue fit mourir, au sein d'un amer désenchantement, un de ses plus fervens adorateurs, et déjà sont prêts, dans leur enthousiasme glacé, à la léguer aux races futures comme un modèle dont ne doit plus s'écarter une orthodoxie héréditaire? Sans doute nous professons l'amour de l'ordre, mais vouloir que quarante ans d'efforts et de sang versé n'aient abouti qu'à remplacer l'aristocratie des titres par celle de l'argent, mais affecter un pieux respect pour tous les

débris du passé sur lesquels ils ont assis leur liberté, mais tenter constamment de maintenir l'équilibre entre le piédestal et la statue, toujours occupés à se repousser, voilà ce que nous ne pouvons faire.

Irons-nous enfin prendre rang parmi ces libéraux qui, ne faisant point de halte dans la carrière où ils sont entrés, poursuivent avec vigueur le triomphe de l'élément démocratique, mettent hardiment le marteau dans le vieil édifice condamné sans retour, mais souriant à l'espoir de sa chute définitive, ne savent pas prévoir, dans leur ardeur de ruine, la nécessité d'un édifice nouveau; puissants pour détruire, impuissants pour bâtir, plus animés de haine contre le passé que d'amour pour un avenir fermé à leurs vœux; voyant la plaie du corps social dans une loi électorale incomplète, et ne sentant pas que la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, abrutie, ignorante, affamée, appelle un sauveur; démocrates zélés, qui font descendre jusqu'aux derniers rangs le droit d'élire, attribué aux classes privilégiées, mais opposent à la capacité ensevelie dans les derniers rangs un obstacle à son élévation dans le maintien des priviléges des classes supérieures; qui haïssent le hazard de la naissance dans l'hérédité de la pairie, choquante seulement pour un petit nombre d'intérêts, et le caressent avec complaisance dans l'hérédité de la propriété, oppressive pour le plus grand nombre; qui s'indignent des sinécures chez les fonctionnaires publics, et ne songent pas à ces sinécures accablantes et multipliées dont les sueurs des travailleurs pauvres font les frais pour les oisifs, admis à cumuler impunément la richesse et l'inutilité : gens pleins de foi et de dévouement, mais qui ne connaissent encore que la religion de la guerre et de la destruction, noblement jaloux de liberté, mais ne la conciliant qu'avec un état d'isolement pour l'individu, et poursuivis des images du despotisme et de la tyrannie jusqu'à les retrouver dans l'établissement de toute association, de toute autorité, de toute hiérarchie.

Ce parti cependant est celui qui nous inspire le plus de sympathie, parce que nous reconnaissons que, s'il poursuit avec chaleur l'œuvre de la destruction, c'est surtout pour affranchir la société des obstacles qui s'opposent à ses progrès; mais lorsqu'il achève légitimement de briser un lien religieux et social vieilli, nous proclamons que l'humanité a besoin d'un lien nouveau qui, loin de gêner sa marche, l'associe pour le progrès.

Il est donc évident que nous ne saurions, sans abjurer notre caractère religieux, épouser un de ces partis notre tâche est de les *juger* et de vous *enseigner* à leur occasion. Seuls nous pouvons révéler le catholique au philosophe, le philosophe au catholique, le libéral au féodal rétrograde, le féodal rétrograde au libéral : car s'il n'est pas une fraction de la société où il n'y ait contre nous des répugnances, il n'en est pas une où nous n'ayons des intelligences avouées. A nous seuls il est donc donné de pouvoir espérer entre tous une réconciliation : c'est-là maintenant notre mission, et telle est aujourd'hui notre POLITIQUE *au dehors de nous*. Quant à cette POLITIQUE qui développe les sentimens, conduit les travaux, dirige les actions, règle les rangs, elle s'exerce déjà dans la FAMILLE Saint-Simonienne; elle y prélude à des destinées plus hautes, qui grandiront avec notre association; car, nous n'en saurions douter, les cœurs les plus généreux, les esprits les plus élevés, entendront notre voix, grossiront nos rangs, et déjà, nous l'avons dit, l'empire du monde est promis aux fils de SAINT-SIMON. LE MONDE EST A QUI LE SAUVE!

Déjà rappelez-vous-le, les graves politiques de Rome, lorsque le christianisme naquit, s'occupaient surtout, avec une stérile ardeur, de la conservation des formes républicaines, du maintien des comices, de l'élection des magistrats par le peuple, de l'équilibre de l'autorité du sénat et du pouvoir de l'empereur; JÉSUS dit : *Rendez à DIEU ce qui est à DIEU et à César ce qui est à César.* Et, à ces mots, surgit un ordre social imprévu, seul capable par la *division*, salutaire alors, du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, de déterminer dans l'humanité un immense progrès. C'est ainsi que SAINT-SIMON, au milieu des débats multipliés d'une polémique qui revêt mille formes et s'attache à mille détails, a su apercevoir nettement deux mondes, celui de la science et de l'industrie, et les UNIR par un lien commun, l'AMOUR. La religion dédaignée du CHRIST, en fondant l'association purement *spirituelle* des peuples, créa une société à l'image de DIEU, telle qu'elle l'enseignait et l'adorait; la religion dédaignée de SAINT-SIMON, en proclamant l'association UNIVERSELLE des peuples, sous l'aspect intellectuel et l'aspect matériel à la fois, crée une société plus vaste à l'image du DIEU qu'elle enseigne et qu'elle adore!

Mes fils, mes filles, écoutez-nous. Nous ne sommes point des rêveurs; car nous vous entretenons d'une société au milieu de laquelle vous êtes plongés, et si nous pressentons l'époque à laquelle l'humanité, après s'être perpétuée sur la terre dans la voie du progrès, sera appelée à une destinée plus glorieuse, c'est sur ce globe même qu'elle doit atteindre le but vers lequel elle s'achemine. Enfin DIEU lui-même parle par notre bouche; car le DIEU que nous annonçons sait promettre, consoler, guérir, rassasier. Ecoutez-nous donc:

L'Europe secoue violemment les institutions du passé; mais sanglante, elle s'élance vers une pacifique unité. Gloire aux peuples généreux qui savent s'affranchir, et qui, donnant pour ailes à la liberté leurs drapeaux victorieux, lui permettent de voler vers les nations qui l'appellent à leur tour! Espérez, défenseurs de la liberté, que vos couronnes populaires ne préservent pas d'un amer découragement, et puissent à notre voix vos yeux

qui n'ont envisagé que la guerre et les ruines, entrevoir, avant de se fermer, l'image pacifique de ce monde nouveau, dont vos efforts ont préparé la naissance!

Espérez, classes pauvres et laborieuses, auxquelles notre prudence ne s'adresse encore que par une fiction notoire, mais qui avez droit de trouver ici des représentans dans les enfans des classes privilégiées, puisque vous les représentez sur le champ de bataille; espérez, le terme de vos misères approche; vos maîtres sentent déjà qu'aujourd'hui la guerre est surtout entre les riches et les pauvres, et ils le disent hautement! Imprudens, qui parlent de guerre, comme si l'issue de la lutte pouvait être douteuse entre un petit nombre d'hommes amollis par leurs jouissances, et des masses innombrables, s'élançant au combat en poussant un cri de faim et de rage! Ah! ils comprendront bientôt que la guerre n'est point entre la richesse et la pauvreté, mais entre *l'hérédité de l'or* et l'*hérédité des haillons*, entre l'*oisiveté* fastueuse et le *travail* affamé, entre le privilége de la science et celui de l'ignorance; ils sauront que l'inégalité dans la répartition de la fortune et des honneurs cesse d'être odieuse quand elle est la fidèle expression des services rendus à la société; et alors, pleins d'amour pour la paix, ils proclameront avec nous la nécessité de vous appeler au bienfait de l'éducation, l'abolition des priviléges de la naissance, le *classement selon la capacité*, et la *rétribution selon les œuvres!*

Femmes, espérez à votre tour; admises à partager avec vos époux les fonctions sociales et religieuses, mais désormais pacifiques, de l'avenir, vous goûterez dans un hymen assorti les délices inconnus d'un amour dont le règne complète votre glorieuse émancipation. Ah! quelquefois il m'a semblé que votre âme s'entr'ouvrait aux accens de la religion nouvelle, mais que, dominée par la terreur d'un sexe dont l'opinion railleuse vous asservit encore, elle n'osait accepter les présages d'un destin meilleur, semblable à la fleur qui tremble, lorsqu'un sombre nuage pèse sur l'horizon, de s'épanouir aux rayons d'une douce lumière. Osez, osez enfin espérer, et hâtez-vous d'inspirer à cette société désolée l'espoir que savent verser dans tous les cœurs la grâce de votre sourire et la mélodie de votre voix!

Poètes, assez long-temps ont retenti vos chants de guerre, de tristesse et de désespoir; vos hymnes belliqueuses ou mélancoliques sont un dernier encens qui fume en présence d'autels à jamais renversés! Quoi! ne pressentez-vous pas un riant avenir de paix, de joie et de liberté? Le poète a-t-il donc cessé d'être doué du regard prophétique? A-t-il cessé, comme la mystérieuse statue, de s'éveiller harmonieusement aux premiers rayons d'un jour naissant? Chantez, chantez le DIEU nouveau et l'humanité régénérée!

Qu'à votre voix, les savans et les industriels abjurent leurs discordes, associent leurs efforts, et, sous l'invocation d'un DIEU qui bénit leurs labeurs et réclame leur union, animés d'un vif enthousiasme, bercés de vos chants, ravis de vos accords, enivrés du prestige des arts, ils marchent avec amour de fêtes en fêtes et de progrès en progrès!

Ah! si nos paroles sont propres à toucher vos cœurs, à éclairer vos esprits, à répondre à vos besoins, saluez en nous les dépositaires d'une révélation supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, les ENVOYÉS d'un DIEU plus grand que tous ceux qu'adora l'humanité! Pleins d'une ardente sympathie pour elle, nous la suivons dans toutes ses carrières, dans toutes ses conditions, dans toutes ses affections; nous écoutons toutes ses plaintes pour les changer en chants d'allégresse; nous recueillons toutes ses larmes pour les sécher; nous touchons à toutes ses plaies pour les fermer! Nous vous convions enfin au bonheur toujours croissant d'une vaste charité, et nous vous le disons; vous avez besoin d'aimer! mais vous ne savez point entre vous compatir à vos misères; vous ne savez point vous troubler mutuellement de vos infortunes, vous feignez souvent de ne pas voir les maux qui sont sous vos yeux, de ne point entendre les soupirs dont le murmure frappe vos oreilles; enfin VOUS NE VOUS AIMEZ POINT LES UNS LES AUTRES, et cependant l'AMOUR seul peut vous sauver! Laissez-vous donc toucher aux accens de la religion nouvelle, reconnaissez sa vérité à cet amour immense dont elle nous embrase, voyez voyez enfin sur nos fronts cette *auréole* que nous ravissaient vos dédains; elle brille mystérieusement, comme un symbole de notre divin enthousiasme; et cette auréole, émanation fugitive de la lumière mystique d'un autre monde, tant que César régna terrible et puissant, fut la digne parure du chrétien: mais César a cessé, et le jour approche où elle se tranformera sur la tête du prêtre nouveau, de L'HOMME LE PLUS AIMANT, en une COURONNE IMMORTELLE, signe éclatant de son autorité tutélaire; car désormais le temple n'est plus séparé de la cité, et la RELIGION ET LA POLITIQUE S'UNISSENT ET SE CONFONDENT A JAMAIS.